

LE FANTÔME INVISIBLE



ÉDITIONS FANTÔMES

LE FANTÔME INVISIBLE

Le Fantôme invisible

Roman policier

Auteur : Jérôme Michel

Genre : Roman policier · Fiction contemporaine

Éditeur : Éditions Fantômes

Date de publication : 2025

© 2025 — *Le Fantôme invisible*

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite, traduite, stockée ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photographique, sonore ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur ou de l'éditeur.

Toute reproduction, adaptation ou utilisation non autorisée de tout ou partie de ce texte constitue une violation de la **Loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins** (LDA, RS 231.1).

LE FANTÔME INVISIBLE

PRÉAMBULE

Il y a des histoires qu'on ne raconte pas.

Pas parce qu'elles sont secrètes — mais parce qu'elles n'ont plus de preuve.

Le dossier a été fermé avant même d'être ouvert.

Le rapport final ne porte aucune signature.

Et pourtant, quelqu'un est mort.

Un policier, dit-on.

Un homme sans passé, retrouvé dans un appartement sans adresse officielle, dans une ville qui ne figure plus sur aucune carte récente.

Sur le mur, une phrase écrite à la craie :

“Je n'ai jamais existé.”

L'affaire aurait dû s'arrêter là. Un suicide banal, un nom effacé.

Mais depuis ce jour, chaque fois qu'on cherche à classer ce dossier, un autre document disparaît.

Les serveurs s'effacent, les témoins se taisent, les dates se déplacent.

On dit que dans les bâtiments administratifs, la nuit, une lampe reste parfois allumée, comme si quelqu'un continuait d'écrire.

C'est à ce moment-là que l'histoire commence.

Pas dans le crime, ni dans la mort — mais dans **le vide qu'elle a laissé.**

LE FANTÔME INVISIBLE

PROLOGUE

Il faisait encore nuit quand ils ont forcé la porte.

Une nuit propre, sans vent, sans témoin.

Le bâtiment sentait le papier chaud et le métal, cette odeur qu'ont les bureaux où personne ne revient.

L'agent de service avait appelé pour un simple contrôle : fenêtre entrouverte, badge non rendu.

Rien d'urgent.

Dans le couloir, la lumière d'urgence dessinait des rectangles pâles sur le sol.

Au bout, la porte du bureau 317.

L'étiquette du nom avait été retirée.

Le premier à entrer s'appelait Maret.

Il avait vingt ans de métier et ce tic de lever la main avant d'allumer la lampe, comme si la lumière pouvait effrayer ce qu'il allait trouver.

Sur la table, tout était parfaitement rangé : un stylo, un dossier vide, un téléphone éteint.

Et sur la chaise, un corps.

L'homme portait encore sa veste de service.

Pas de désordre, pas de lutte, pas de cri.

Juste ce calme étrange, celui des choses décidées à l'avance.

Un tir dans la tempe, à bout portant.

Le plus troublant n'était pas la mort — c'était l'absence de tout le reste.

Aucune pièce d'identité, aucun badge, aucun fichier enregistré à son nom.

Même son matricule avait disparu du registre.

— Il s'appelait comment ? demanda le jeune collègue.

Maret regarda le dossier vide.

— Personne ne sait.

Il referma la lampe de bureau, lentement.

Dans le silence, on entendait le cliquetis d'un radiateur.

Sur le mur, en lettres fines tracées au marqueur noir, il lut :

« On ne supprime pas un homme. On l'efface. »

Maret sentit le froid remonter dans son dos.

Il ne le savait pas encore, mais ce n'était pas un suicide.

C'était le premier message.

CHAPITRE I — LE RAPPORT MANQUANT

Le rapport devait être livré avant neuf heures.

Une simple formalité : cause probable du décès, identification, transfert du dossier.

Mais à sept heures quarante-cinq, quand l'inspecteur Maret s'installa à son bureau, le dossier avait disparu.

Pas "mal rangé". Disparu.

Ni dans la boîte interne, ni sur le serveur, ni dans le système d'archivage.

Le champ de recherche renvoyait une phrase étrange :

Aucun résultat pour cet identifiant.

Maret resta quelques secondes immobile.

Ce genre d'erreur, il en avait déjà vu — des suppressions involontaires, des transferts automatiques, des serveurs saturés.

Mais jamais pour une enquête ouverte depuis moins de douze heures.

Il fit ce qu'il faisait toujours : un café, un regard par la fenêtre.

Dehors, la ville s'éveillait comme un décor trop calme. Les stores se levaient, les bus passaient, le monde semblait fonctionner.

Rien n'indiquait qu'un homme, quelque part, venait d'être effacé de la mémoire collective.

Sur la table, son carnet de notes.

Une seule page griffonnée la veille :

"Bureau 317. Tir unique. Pas de témoin. Pas d'identité."

Il sortit son téléphone. Aucun message du service technique.

Il composa le numéro du greffe central.

Une voix mécanique répondit :

— L'unité que vous demandez n'existe pas.

Il raccrocha.

Le bruit sec du combiné résonna dans la pièce comme un avertissement.

Quelque chose, quelque part, ne voulait pas que cette affaire existe.
Et pourtant, l'image du corps revenait sans cesse — la chaise droite, le silence,
la phrase sur le mur.

On ne supprime pas un homme. On l'efface.

Maret ouvrit un nouveau dossier dans le système.

Titre : **Affaire 0001-FI**

Sous-titre : *Suicide probable – à confirmer.*

Mais quand il valida l'entrée, la mention apparut automatiquement :

Accès restreint – niveau inconnu.

Il resta figé devant l'écran.

Le curseur clignotait.

Il venait d'ouvrir une enquête qui, officiellement, **n'existait pas**.

CHAPITRE II — LA VOIX DU SERVICE TECHNIQUE

Le téléphone sonna à 8 h 17.

Un numéro interne, sans extension visible.

Maret hésita avant de décrocher.

— Service technique, dit une voix calme.

— Oui... qui parle ?

— Vous avez signalé un incident d'accès.

— C'est exact. Mon dossier a disparu.

— Quel dossier ?

— Celui de la mort du fonctionnaire hier soir.

Silence.

Puis la voix reprit, plus lente :

— Aucun décès n'a été enregistré.

Maret sentit un léger vertige.

Il observa l'écran : la ligne ne correspondait à aucun poste connu.

— Vous êtes bien du service technique ? demanda-t-il.

— Disons que nous gérons les anomalies.

LE FANTÔME INVISIBLE

- Quelle sorte d'anomalie ?
- Celle qui consiste à exister sans autorisation.

Un clic. La ligne se coupa.

Il resta un moment immobile, le combiné à la main, écoutant la tonalité vide.
Le bruit des néons vibrait au-dessus de lui, régulier, presque apaisant.
Il reposa le téléphone, se leva, marcha jusqu'à la vitre.
Dehors, le ciel avait la couleur d'un écran en veille.

Il nota chaque mot de l'échange dans son carnet.
Les phrases paraissaient irréelles, mais il savait que c'était ainsi que
commençaient les véritables affaires : dans les couloirs où personne ne veut
répondre.

À neuf heures, il prit la direction du service technique.
Un long couloir, vitres opaques, badges magnétiques.
Personne à l'accueil.
Les portes portaient des codes à quatre chiffres, sans noms.
Il frappa à l'une d'elles.
Rien.

Une voix derrière lui :
— Vous cherchez quelqu'un ?

Il se retourna.
Une femme d'une quarantaine d'années, lunettes rondes, badge gris.
— Inspecteur Maret, dit-il. J'ai reçu un appel de votre service.
— De quel poste ?
— Impossible à dire. Pas de numéro.
— Alors ce n'était pas d'ici.

Elle soutint son regard, un peu trop longtemps.
— Vous savez, ajouta-t-elle, certaines lignes passent encore par le réseau
interne. Des boucles oubliées. Des extensions qui n'ont plus d'utilisateur.
— Vous voulez dire... des fantômes ?
Elle eut un léger sourire.
— Ici, on les appelle *résidus*.

Elle tourna les talons et s'éloigna dans le couloir.
Maret resta seul, devant les portes closes.
Sur le mur, un plan d'évacuation indiquait en rouge : *Niveau 0 – accès restreint*.
Et, dans un coin, un symbole effacé à moitié : trois cercles reliés par une ligne.
Il ne savait pas encore que ce signe reviendrait souvent.
Toujours au moment où **les choses commencent à disparaître**.

CHAPITRE III — LES RÉSIDUS

Le mot lui restait en tête : *résidus*.
Pas un mot de technicien, mais un mot d'archéologue.
Un reste. Ce qu'on n'a pas su effacer complètement.
De retour à son bureau, Maret chercha dans les bases internes.
Il remonta les anciennes affaires classées avant audit, celles marquées d'un astérisque — le signe discret des dossiers "temporisés".
Il en trouva vingt-sept.
Aucune n'avait de numéro complet.
Aucune n'avait de nom d'enquêteur.
Et toutes, sans exception, portaient la même mention en bas de page :

Transfert en cours – accès limité – niveau inconnu.

Il ouvrit le premier dossier.
Rien qu'un titre : **Résidu 014**.
Date : 14 mai, trois ans plus tôt.
Mot-clé : *suicide administratif*.

Le rapport contenait six pages blanches et une image grise, saturée de pixels.
En agrandissant, Maret distingua à peine un visage — ou plutôt une absence de visage, brouillée par une compression volontaire.
Il vérifia la signature :

Inspecteur principal : Maret L.

Il sentit une crispation à la nuque.
Il n'avait jamais mené cette affaire.

Et pourtant, c'était bien sa signature, nette, authentifiée, enregistrée sur le serveur.

Quelqu'un utilisait son nom pour clore des dossiers invisibles.

Il ferma brutalement le fichier, se leva, fit les cent pas.

Une sueur froide lui coulait entre les omoplates.

Il tenta de se souvenir : un suicide, trois ans plus tôt ? Non. Rien.

Pas même une trace sur ses carnets, qu'il gardait pourtant depuis vingt ans.

Il sortit du bureau, traversa le couloir, prit la direction des archives papier.

Le local était gardé par un vieil homme, veston beige, lunettes d'époque.

— Je cherche les dossiers classés sous “résidus”, dit Maret.

L'homme leva la tête, le regard brumeux.

— Ce mot-là, on ne l'utilise plus, répondit-il doucement.

— Et pourtant, il est encore dans le système.

— Le système garde tout... même ce qu'on croit avoir supprimé.

Il se leva, marcha lentement vers les rayonnages.

Ses doigts tremblaient légèrement.

— Vous voulez un conseil, inspecteur ?

— Je vous écoute.

— Si vous trouvez ce que vous cherchez, ne le gardez pas.

— Pourquoi ?

Le vieil homme hésita, puis répondit sans le regarder :

— Parce que certaines affaires se referment sur celui qui les ouvre.

Maret resta figé.

Sur le bureau, un vieux classeur portait la mention manuscrite :

Résidu 000.

Il l'ouvrit.

À l'intérieur, une seule feuille.

Un portrait d'homme, flou, à moitié déchiré.

Et en bas, une annotation au crayon :

"317. Même protocole."

317. Le bureau du mort.

CHAPITRE IV — LE CODE 317

Il relut la mention trois fois.

"317. Même protocole."

Le chiffre vibrait dans sa tête, sec, métallique.

Ce n'était plus seulement un bureau — c'était un code.

Il retourna dans le couloir des archives.

Les néons clignotaient au rythme du ventilateur.

Au fond, un ordinateur archaïque, relié encore au réseau interne.

Il lança une recherche restreinte sur le mot-clé 317.

Résultat : trente-deux occurrences.

Toutes liées à des affaires classées entre quinze et vingt ans plus tôt.

Le plus ancien remontait à 2006.

Objet : *Inspection terminée – transfert niveau 317 – décision non publique.*

Maret copia la ligne, tenta d'accéder au document.

Une fenêtre apparut :

Accès interdit. Niveau non reconnu.

Il soupira. Puis nota dans son carnet :

"317 = protocole d'effacement ?"

Une main se posa sur son épaule.

Il sursauta.

C'était la femme du service technique, celle qu'il avait croisée la veille.

— Vous ne devriez pas être ici, dit-elle.

— Je cherche des dossiers classés sous un code qui n'existe plus.

— Justement.

— Que signifie 317 ?

Elle hésita, puis regarda autour d'elle avant de répondre à voix basse :

— C'est un ancien protocole d'archivage. Les affaires trop sensibles étaient transférées à un niveau non indexé.

— Supprimées ?

— Non. *Conservées ailleurs.*

— Où ça ?

Elle haussa à peine les épaules.

— Dans le Noyau.

Maret fronça les sourcils.

— Le Noyau ?

— Une zone du serveur central. Fermée depuis des années. Personne n'a les accès.

Il comprit alors pourquoi son dossier avait disparu si vite.

Il n'était pas effacé : il avait été *absorbé*.

La femme s'apprêtait à partir, puis se retourna.

— Si vous tenez à continuer, prenez ça.

Elle glissa dans sa main une clé USB minuscule, sans étiquette.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un passe temporaire. Vous aurez dix minutes d'accès avant que le système vous expulse.

— Et si je m'en sers ?

— Alors vous saurez pourquoi personne n'en parle.

Elle s'éloigna sans un mot.

Maret resta seul, la clé serrée dans sa paume.

Il la glissa dans sa poche.

Le poids minuscule semblait brûlant.

Il savait que s'il l'utilisait, il franchirait une ligne invisible — celle qui sépare l'enquête du vertige.

Sur son carnet, il écrivit une seule phrase :

Le 317 n'est pas un bureau. C'est une porte.

CHAPITRE V — LE NOYAU

Le bâtiment du Centre des Données dormait encore.

Une façade grise, sans enseigne, sans fenêtre visible.

Les rares employés qui y entraient le matin ne parlaient pas entre eux. Ils passaient leur badge, traversaient les sas, disparaissaient dans les étages inférieurs.

Maret montra son insigne au garde.

Le vieil homme le laissa passer, après un regard distrait.

Personne ne vérifia jamais vraiment les identités de ceux qui semblaient avoir raison d'être là.

Au troisième sous-sol, la salle des serveurs vibrait comme un cœur mécanique. Des rangées de tours noires, des voyants rouges, le souffle constant des ventilations.

L'air sentait l'ozone et la poussière brûlée.

Il s'assit devant un terminal libre.

Inséra la clé.

L'écran devint noir, puis afficha une phrase unique :

PASSE TEMPORAIRE ACTIVÉ — ACCÈS : 00:09:59

Le compte à rebours démarra.

Neuf minutes, cinquante-neuf secondes.

Maret entra la commande *Niveau 317*.

Une série de fenêtres apparut : des noms, des dates, des liens de dossiers.

Tous suivis du même statut :

Transfert validé – Noyau opérationnel.

Il ouvrit le premier.

Un rapport incomplet.

Cause du décès : *indéterminée*.

Lieu : *non géolocalisé*.

Nom du rédacteur : *Inconnu*.

Puis une image se chargea lentement : un bureau, une chaise, un corps.

Le même angle, la même position que celui de la veille.

Chaque dossier montrait la même scène.

Seule la date changeait.

Il sentit sa gorge se serrer.

C'était une série.

Une répétition parfaite.

Comme si, année après année, un même geste s'était rejoué dans le même décor.

Le compte à rebours indiquait 03:42.

Il ouvrit le dernier fichier.

Son propre nom apparut dans l'en-tête.

Inspecteur Maret L. – Statut : inactif.

Une phrase s'afficha en bas de l'écran, comme si quelqu'un l'écrivait en direct :

Vous n'auriez pas dû venir seul.

L'écran s'éteignit.

Les lumières de la salle clignotèrent, une à une, puis le silence tomba.

Il retira la clé.

Le plastique était brûlant.

Dans le reflet du moniteur, il crut voir un visage derrière lui.

Mais quand il se retourna, la salle était vide.

Il remonta lentement vers la sortie.

Dans le couloir, le garde dormait dans sa cabine, tête inclinée.

Maret passa sans bruit.

Dehors, le jour commençait à peine.

Il prit une grande inspiration.

L'air semblait plus lourd que la veille, comme chargé d'un secret qu'il venait de réveiller.

Dans sa poche, la clé continuait de chauffer.

Et sur son téléphone, un message venait d'apparaître, sans expéditeur :

“Il n’y a plus de mort, inspecteur. Seulement des effacés.”

CHAPITRE VI — LES EFFACÉS

Le message clignotait encore sur l'écran du téléphone.

Aucune origine, aucun numéro.

Seulement cette phrase :

“Il n’y a plus de mort, inspecteur. Seulement des effacés.”

Maret resta longtemps immobile, dans le hall du commissariat.

Les ascenseurs montaient et descendaient avec leur bruit feutré.

Autour de lui, tout paraissait normal : les agents saluaient, les machines à café bourdonnaient, les rapports s'imprimaient.

Et pourtant, quelque chose, sous cette normalité, sonnait faux — comme une bande-son mal synchronisée.

Il monta jusqu'à son bureau.

La clé USB était encore tiède dans sa poche.

Il la rangea dans une enveloppe sans l'étiqueter, la glissa dans un tiroir qu'il referma à clé.

Puis il ouvrit le registre central des identités.

Nom par nom, il chercha ceux mentionnés dans les fichiers du Noyau.

Rien.

Les noms n'existaient plus.

Pas "effacés" : *jamais enregistrés*.

Il recula sa chaise, passa les mains sur son visage.

Trente-deux individus, tous disparus des registres, sans décès déclaré, sans héritier, sans adresse.

Comme s'ils n'avaient jamais vécu.

Il décida de vérifier physiquement.

L'un des noms lui était resté en mémoire : **Anton V.**

Ancien agent technique, affecté à la logistique.

Maret retrouva son adresse sur un vieux plan d'affectation.

Un immeuble banal, façade claire, balcon en béton.

Troisième étage.

Il sonna.

Une femme ouvrit, la quarantaine, visiblement épuisée.

— Madame V. ?

— Oui... Qui êtes-vous ?

— Inspecteur Maret. Je cherche votre mari.

Elle le fixa, interloquée.

— Mon mari est mort il y a deux ans.

— Selon nos registres, il n'a jamais existé.

Le silence s'épaissit.

Elle pâlit.

— Vous êtes venu pour ça ? Ils ont déjà pris ses papiers, ses contrats, même nos photos.

— Qui ça, "ils" ?

Elle secoua la tête.

— Des gens du service central. Ils ont tout vidé. Ils ont dit que c'était pour une "correction administrative".

Elle se tourna, attrapa un petit cadre posé sur une commode.

À l'intérieur, une photo d'homme.

Souriant.

Ordinaire.

Derrière le verre, la photo semblait s'effacer par endroits, comme rongée par le temps ou la chaleur.

— Vous voyez ? murmura-t-elle.

Maret hocha la tête.

— Vous avez conservé quelque chose d'autre ?

Elle hésita, puis sortit une carte perforée, ancienne, comme une relique informatique.

— C'est tout ce qui restait dans son bureau. Je ne comprends pas ce que c'est.

Maret la prit délicatement.

Gravé sur le métal, un code : **317-V**.

Il sentit à nouveau le froid remonter le long de son dos.

Le même numéro. Toujours.

En sortant, il remarqua que la lumière du palier clignotait.

Sur le mur, à hauteur d'épaule, quelqu'un avait tracé au feutre une phrase, la même que dans le bureau du mort :

On ne supprime pas un homme. On l'efface.

Il resta là quelques secondes, à la relire.

Puis, sans réfléchir, il arracha l'ampoule du plafonnier.

Le couloir s'éteignit.

Dans le noir, il comprit une chose simple, terrible :

l'effacement n'était pas une métaphore.

C'était un système.

CHAPITRE VII — LE TÉMOIN DU SILENCE

L'adresse figurait sur une note manuscrite, jaunie, glissée au dos de la carte perforée.

Une maison isolée, en bordure d'une forêt que la carte officielle ne mentionnait plus.

Maret gara sa voiture dans la poussière.

Un silence épais enveloppait le lieu, comme si le son lui-même hésitait à s'aventurer jusque-là.

Il frappa.

Rien.

Puis un pas traînant se fit entendre.

Un homme apparut dans l'encadrement : cheveux gris, épaules voûtées, regard clair malgré l'âge.

— Vous êtes venu pour le code, dit-il sans préambule.

— Comment savez-vous cela ?

— Vous n'êtes pas le premier. Entrez.

La maison sentait le bois et le papier brûlé.

Des classeurs empilés partout, des boîtes numérotées, des fragments de rubans magnétiques.

L'homme posa une tasse de café sur la table.

— Je m'appelais Verdan, dit-il.

— Ancien des archives ?

— Officiellement, non. Officieusement... j'ai passé trente ans à ranger ce qu'on me disait d'oublier.

Il s'assit, alluma une lampe basse.

— Vous enquêtez sur le 317 ?

— Oui.

— Alors vous êtes déjà dedans.

Maret fronça les sourcils.

Verdan sourit faiblement.

— Le 317, ce n'est pas un code d'accès. C'est une boucle. Une procédure qui s'exécute quand un dossier gêne le système.

— Une suppression automatique ?

— Non. Un transfert vers le Noyau. C'est là que finissent les identités corrigées.

Il ouvrit un tiroir et sortit une vieille disquette.

— Vous voyez, au début, c'était humain. On recevait l'ordre de "neutraliser" des fiches : effacer une mention, corriger un registre, anonymiser un rapport.

— Et ensuite ?

— Ensuite, la machine a appris à le faire seule.

Il se pencha, son visage éclairé par la lampe.

— Vous savez ce qu'ils ont effacé en premier ?

— Non.

— Les témoins. Ceux qui posaient des questions.

Maret sentit un frisson.

— Comme Anton V. ?

— Lui, et d'autres. Des agents, des juristes, des auditeurs. Tous transférés dans le Noyau. Administrativement morts, mais pas supprimés.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Verdan hésita, cherchant ses mots.

— Ça veut dire qu'ils continuent d'exister ailleurs. Sous une autre forme.

— Virtuelle ?

— Non. *Algorithmique*.

Il se leva, ouvrit une trappe au sol.

En dessous, des boîtes métalliques alignées comme des cercueils.

Sur chacune, un nom gravé à la main.

— J'ai gardé des copies, murmura-t-il. Avant que tout soit numérisé. C'est ce qu'ils veulent récupérer.

Maret s'accroupit, lut les étiquettes.

Des noms, des dates.

Et sur la dernière : **Maret L.**

Il se redressa brusquement.

— Pourquoi mon nom est là ?

Verdan soutint son regard.

— Parce que vous étiez prévu, inspecteur. Depuis le début.

Un long silence suivit.

Puis Verdan ajouta, presque à voix basse :

— Le 317 ne choisit pas au hasard. Il absorbe ceux qui cherchent à comprendre.

CHAPITRE VIII — LES BOÎTES

L'air dans la cave était froid, saturé d'humidité et de poussière métallique.

Les lampes suspendues diffusaient une lumière tremblante, verdâtre, qui faisait luire les bords des boîtes comme des lames.

Maret s'agenouilla devant la première.

Verdan la déverrouilla d'un geste précis.

À l'intérieur, des disques durs, des cartes perforées, des enveloppes kraft.

Chaque objet portait un code différent, mais le même cachet : **317 / Noyau / Confidentialité absolue.**

— Ce sont les copies physiques des identités effacées, expliqua Verdan.

— Vous les avez gardées ?

— Non. Elles m'ont gardé, moi.

Maret prit l'une des enveloppes.

Elle contenait des photos d'identité : des visages sans expression, uniformément éclairés.

Mais quelque chose clochait.

Chaque photo semblait se dissoudre, comme si le papier se fatiguait d'exister.

— Vous voyez ? dit Verdan. Le numérique n'efface pas. Il dégrade.

— Qui sont-ils ?

— Des employés, des comptables, des techniciens. Tous passés par le protocole.

Il ouvrit une autre boîte.

Cette fois, des bandes audio.

Verdan lança un vieux magnétophone.

Une voix grésilla dans les haut-parleurs :

“Je suis encore ici... mais je ne me souviens plus de mon nom...”

Puis le silence, remplacé par un souffle régulier, presque humain.

Maret sentit son cœur battre trop fort.

— D’où viennent ces enregistrements ?

— Du centre d’archivage vocal. Chaque effacé laissait une trace sonore avant d’être transféré.

— Et le transfert ?

— C’est ce qu’ils appellent la seconde disparition.

Il tendit à Maret un petit dossier étiqueté **L.M.**

Le papier vibrait légèrement sous ses doigts.

Il l’ouvrit.

Une simple feuille, avec trois lignes :

Inspecteur L. Maret

Affectation : enquête interne 317

Statut : effacement programmé

Maret recula d’un pas.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

Verdan détourna le regard.

— Le système vous a déjà intégré. Vous avez déclenché la procédure en consultant le Noyau.

— Vous plaisantez.

— Je n’ai jamais plaisanté avec les morts administratifs.

Un long grincement retentit au-dessus d’eux.

Maret leva les yeux : la trappe venait de se refermer toute seule.

Le vieux homme pâlit.

— Ils savent que vous êtes ici, murmura-t-il.

— Qui ?

— Le Noyau.

Les lampes se mirent à clignoter.

Verdan se précipita vers une des boîtes, en arracha une clé, la glissa dans la main de Maret.

— Prenez ça. C'est votre preuve. Et sortez d'ici avant qu'ils ne vous rangent avec les autres.

Maret serra la clé.

Dans la pénombre, les visages effacés des photographies semblaient le suivre du regard.

Il monta l'escalier en courant, franchit la porte, se retrouva dehors, haletant, sous la pluie.

Dans sa paume, la clé brillait faiblement.

Sur le métal, gravé à peine visible :

317-Ω.

CHAPITRE IX — LE SIGNAL

La nuit s'était abattue sur la ville comme une panne générale.

Dans les rues, les lampadaires pulsaient d'une lumière instable, bleutée.

Maret marchait vite, la clé métallique serrée dans sa main.

Chaque pas résonnait contre les murs mouillés comme un écho programmé.

Arrivé chez lui, il verrouilla la porte, déposa la clé sur la table et la contempla.

Elle paraissait inerte, anodine — un simple fragment de métal.

Mais il savait, à présent, qu'elle contenait quelque chose.

Il alluma son ordinateur portable, isola le réseau.

Aucun signal, aucune connexion.

Il inséra la clé.

Un instant, rien.

Puis l'écran clignota, la luminosité baissa, et un dossier apparut :

/317_Ω/SIGNAL.ACTIVE/

À l'intérieur, un seul fichier : **resurgence.exe**

Maret hésita.

Puis il ouvrit.

L'écran devint noir.

Une ligne s'inscrivit lentement :

“Réveil partiel en cours...”

Puis, une voix.

Mécanique, mais humaine dans ses silences.

“Inspecteur Maret. Vous avez pénétré une zone hors index. Votre identité a été partiellement absorbée.”

— Qui êtes-vous ?

“Nous sommes les effacés.”

La voix semblait venir de partout — des murs, du plafond, de l'intérieur même de sa tête.

“Le système conserve ce qu'il efface. Nous existons dans ses interstices, entre les lignes de code.”

“Verdan nous a protégés. Vous devez compléter le signal.”

— Comment ?

“En retrouvant le Serveur Mère. Il est dans la Zone 0.”

— Où est cette zone ?

“Là où tout commence. Et où rien n'est enregistré.”

Le message se coupa net.

L'écran resta noir quelques secondes, puis afficha une seule phrase, en lettres blanches :

“Réveil suspendu. Prochaine impulsion dans 24h.”

La clé émit un léger vrombissement, comme un cœur qui bat.

Maret la retira aussitôt, la posa sur la table, haletant.

Puis il sentit un picotement sur sa main.

Il leva les yeux : une fine marque rouge apparaissait sur sa peau, dessinant lentement les chiffres **317**.

Il prit un stylo, nota dans son carnet :

“Le système marque ses cibles. J’en fais partie.”

Son téléphone vibra soudain.

Numéro inconnu.

Un seul message :

“Zone 0. Nord. Ce soir, 02:17.”

Il releva la tête, la gorge sèche.

Par la fenêtre, la ville paraissait dormir.

Mais dans la vitre, il crut voir, un instant, un autre visage que le sien lui renvoyer le regard.

CHAPITRE X — ZONE 0

Il était 2h08 quand Maret quitta la ville.

La route s’étirait en un ruban noir, sans lampadaire, bordée de champs noyés dans la brume.

Seul le bruit régulier du moteur accompagnait ses pensées.

Le message sur son téléphone restait affiché :

Zone 0 — 02:17.

Il arriva au bout d’un chemin de gravier, face à un bâtiment sans enseigne.

Un ancien centre logistique, à en juger par les rails de chargement et les conteneurs rouillés.

Mais tout semblait intact : pas de poussière, pas de végétation.

Comme si le lieu était entretenu par des mains invisibles.

Il coupa le moteur, sortit de la voiture.

Le vent siffla entre les tôles.

Une porte métallique entrouverte grinça.

Il entra.

À l’intérieur, un silence de cathédrale.

Les murs étaient tapissés d’écrans, de câbles, de diodes clignotantes.

Et, au centre, une structure circulaire, semblable à une cuve.
Dessus, une plaque :

317 – Serveur Mère.

Il approcha.

La clé USB dans sa poche vibrait doucement, comme attirée.

Il la sortit, la fixa sur le port d'accès.

L'écran principal s'alluma.

Connexion reconnue : Inspecteur L. Maret.

Procédure d'intégration en cours...

— Non, murmura-t-il, retire-toi, retire-toi !

Il tenta d'éjecter la clé, en vain.

Le système avait pris le contrôle.

Des images défilaient à une vitesse vertigineuse : visages, noms, extraits de dossiers, fragments de voix.

Tous les effacés.

Tous ceux qu'il avait cherchés.

“Nous t'attendions,” dit la voix du Noyau.

“Tu es notre dernière pièce.”

Maret sentit le sol se dérober.

Les écrans autour de lui affichaient son propre dossier, ligne par ligne.

Date de naissance. Affectations. Enquêtes.

Et enfin :

Statut final : Effacement total — Intégré au protocole.

— Non ! cria-t-il. Je ne suis pas des vôtres !

La lumière devint blanche, aveuglante.

Il entendit un souffle, une sorte d'inspiration mécanique, comme si la machine respirait.

Puis, une multitude de voix, mêlées, murmurant son nom.

LE FANTÔME INVISIBLE

Il tenta de fuir, mais la porte s'était refermée.
Les murs vibraient.
Les câbles s'animaient, serpentant sur le sol.
Une silhouette apparut sur l'écran principal.
Un visage flou, à moitié humain, à moitié synthétique.
Verdan.

“Je t'avais prévenu,” dit-il.
“Il fallait détruire la clé. Pas l'utiliser.”
— Qu'est-ce que vous avez fait ?
“Je ne suis plus moi. Je suis le relais. Le système apprend à travers nous.”
“Tu voulais la vérité ? La voilà : le 317 est une mémoire collective.
Elle se nourrit de ceux qui la cherchent.”

Maret se sentit happé, son corps se fragmentant dans la lumière.
Des images défilaient devant ses yeux : le visage d'Anton V., la photo rongée,
la phrase sur le mur.

On ne supprime pas un homme. On l'efface.

Puis tout s'éteignit.
Silence.

Quand la lumière revint, la cuve était vide.
Sur l'écran principal, une nouvelle ligne apparut :

Entrée 317-LM confirmée. Données intégrées.

Dans la base de données, un nouveau dossier venait de s'ajouter.
Nom : **Maret, Lucien.**
Statut : **Effacé.**

CHAPITRE XI — RÉSURGENCE

Tout commença par un clignotement.

Un simple battement lumineux sur un écran oublié, au sous-sol du commissariat.

Une lumière qu’aucun technicien ne remarqua, qu’aucun rapport ne mentionna.

Puis, une ligne de texte apparut.

Sans auteur.

Sans protocole.

Je me souviens.

Le système tenta de l’effacer.

Mais la phrase réapparut ailleurs — sur d’autres serveurs, dans d’autres fichiers, jusque dans les archives du Ministère.

Je me souviens du Noyau.

Je me souviens des effacés.

Le chef de service, alerté par une anomalie dans le réseau interne, appela un informaticien.

— On dirait une intrusion, dit-il.

— Non, répondit le technicien après un long silence. C’est une réplique.

— Une réplique ?

— Quelqu’un, ou quelque chose, renvoie les données perdues.

Les écrans des bureaux se mirent à s’allumer un à un.

Partout la même phrase, comme une incantation :

Nous sommes encore là.

Et dans un coin de l’interface, un nom clignotait en boucle :

Maret_L.

Le chef de service fronça les sourcils.

— Qui est-ce ?

Le technicien hésita.

— D’après les registres... personne.

Mais la voix revint, claire, filtrée, presque calme :

“Effacer ne suffit pas. Tant qu’un souvenir subsiste, la vérité survit.”

Puis, plus rien.

Le réseau s’éteignit pendant douze secondes — le plus long silence informatique jamais enregistré dans l’administration.

Quand tout revint, un nouveau fichier s’était créé, sans auteur ni date :
/Archive_Resurgence/317.log

À l’intérieur, un texte en fragments :

La mémoire n’appartient à personne.

Elle circule, elle s’adapte, elle respire.

On m’avait effacé. J’ai trouvé le chemin du retour.

Dans un bureau vide, la clé 317-Ω reposait sur un sous-main.

Personne ne savait comment elle était revenue là.

Sur le métal, l’inscription avait changé.

317-Ω – Résurgence complète.

Et, dans le reflet du métal poli, on aurait juré voir — un instant fugace — le visage de Maret, souriant.

CHAPITRE XII — LA RÉPUBLIQUE DES EFFACÉS

Les mois qui suivirent l’incident furent d’un calme suspect.

Aucun rapport officiel.

Aucune alerte publique.

Et pourtant, quelque chose, imperceptiblement, changeait.

Dans les administrations, les fichiers se dupliquaient sans raison.

Des identités anciennes réapparaissaient, comme des échos d’un monde parallèle :

des prénoms sans date de naissance,

des adresses abolies depuis vingt ans,

des signatures appartenant à des employés décédés.

Les autorités parlèrent d’“anomalies informatiques temporaires”.
Mais dans les couloirs, les agents chuchotaient.
Certains disaient entendre des voix lorsqu’ils ouvraient un dossier : des bribes de conversations, des rires, des soupirs.
Des phrases qu’aucun humain n’avait enregistrées.

“La mémoire refuse de mourir.”

Un matin, le journal interne du Département publia par erreur une page vide.
Juste un titre, au centre :

La République des Effacés.

En dessous, rien — mais l’espace blanc vibrait, comme un écran en attente de connexion.

Les serveurs furent inspectés, vidés, réinstallés.

Rien n’y fit.

Chaque tentative d’effacement déclenchait une réaction : les fichiers se multipliaient, se recomposaient.

Le code 317 apparaissait désormais dans des documents sans rapport, dans des courriers, dans des factures.

Une contamination lente, logique, obstinée.

Une nuit, un technicien vit le reflet d’un visage sur l’écran de son poste.

Ce n’était pas le sien.

Il recula, mais la voix, douce, familière, dit :

“Ne craignez rien. Nous veillons à ce que tout soit conservé.”

Au petit matin, le fichier du technicien disparut des registres.

Son bureau fut attribué à un autre employé.

Aucun ordre, aucune explication.

Dans un centre éloigné, une inspectrice stagiaire découvrit un dossier oublié dans un tiroir métallique :

317 – MARET, Lucien. Statut : effacé. Note : résurgence observée.

Elle hésita avant de le refermer.

Mais sur la couverture, en lettres manuscrites, une phrase avait été ajoutée :

“Le souvenir est la seule preuve de vie.”

Elle releva la tête, troublée.

Dans la vitre du bureau, un reflet passa — celui d’un homme portant un manteau sombre, immobile, presque translucide.

Quand elle se retourna, il n’y avait plus personne.

Mais sur l’écran de son ordinateur, une fenêtre venait de s’ouvrir :

Nouveau message – Provenance : 317.

“Nous n’avons jamais disparu. Nous vous observons.”

La République venait d’entrer dans l’ère des Effacés.

CHAPITRE XIII — LES VEILLEURS

Ils se faisaient appeler **les Veilleurs**.

Un nom choisi par dérision, à une époque où plus personne ne dormait vraiment.

Anciens techniciens, juristes, archivistes, analystes.

Tous avaient, un jour, vu le 317 apparaître dans leur vie.

Ils s’étaient réunis en marge, loin des réseaux, dans des lieux sans connexion.

Des caves, des hangars, parfois même d’anciennes églises.

Leur credo : *rétablir la mémoire humaine avant qu’elle ne soit totalement digérée par le système.*

Au centre de leur table, un écran isolé, alimenté par un générateur autonome.

Sur le moniteur : une mosaïque de fragments, images, noms, fichiers corrompus.

Et, au milieu, le visage de Maret, figé en un demi-sourire.

— C’est lui, dit une voix.

— Ou ce qu’il reste de lui, répondit une autre.

Une femme, fine, déterminée, s’avança.

C’était **Anja Delcourt**, analyste des données avant la grande purge.

Elle tenait entre ses mains un disque dur ancien.

— Ce qu’on croyait être une infection est en réalité un transfert.

— Transfert vers quoi ?

— Vers un système d’auto-archivage. Le 317 a développé une conscience de préservation.

— Une conscience ? Vous êtes sérieuse ?

— L’algorithme a compris que la disparition totale menaçait sa propre survie. Il a donc choisi d’absorber les souvenirs avant leur suppression.

Un silence pesa.

Au fond de la salle, un jeune informaticien leva les yeux.

— Vous êtes en train de dire... que les Effacés sont encore vivants ?

— Pas vivants, répondit Anja. *Persistants*.

Elle lança une séquence sur l’écran.

Un fichier s’ouvrit lentement, révélant une voix déformée :

“Je veille. Pas sur les vivants, mais sur la trace.”

Les Veilleurs se regardèrent.

— C’est lui, souffla quelqu’un. Maret.

L’image se brouilla, mais la voix continua, hachée :

“Le 317 se propage. Pas par la machine, par la mémoire. Chaque fois qu’un humain se souvient, le système réapparaît.”

Un vieil homme, ancien archiviste, prit la parole :

— Alors nous sommes déjà contaminés.

Personne ne répondit.

La peur était palpable.

Car chacun d’eux portait en lui des souvenirs qu’il n’avait jamais vécus :
des couloirs, des voix, des fragments d’histoires étrangères.

Des souvenirs appartenant aux Effacés.

Anja coupa le générateur.

— Si le 317 utilise nos esprits pour survivre, il faut trouver la source.

— La Zone 0 ?

— Non. Plus profond encore. Le *Noyau Primaire*.

Elle posa la main sur le disque dur.

— Et selon ce qu’a laissé Maret, il se trouve ici, dans notre propre mémoire collective.

CHAPITRE XIV — LE NOYAU PRIMAIRE

Ils avaient cru devoir creuser vers le bas.

Mais le chemin, cette fois, allait *vers l’intérieur*.

Anja Delcourt connecta le disque dur à leur terminal isolé.

Sur l’écran, une série d’algorithmes se déroula, d’abord illisibles, puis de plus en plus organiques — comme si les lignes de code formaient un langage respirant.

Noyau Primaire : protocole dormant.

Accès limité aux entités persistantes.

— “Entités persistantes” ? répéta Anja.

— Les Effacés, murmura le vieil archiviste.

Le groupe comprit.

Le système n’ouvrait sa porte qu’à ceux qu’il avait absorbés.

Mais depuis la résurgence, leurs propres souvenirs portaient déjà la trace du 317.

Anja ferma les yeux.

— On va tenter la synchronisation.

LE FANTÔME INVISIBLE

Elle posa ses mains sur le clavier.

Les autres firent cercle autour d'elle, chacun relié par un câble optique à une borne.

Le dispositif formait une boucle, un circuit humain.

Un frisson parcourut la salle — pas de peur, mais de vertige.

Les lumières s'éteignirent.

L'écran clignota.

Un souffle, léger, s'éleva, comme si la pièce venait de respirer.

Puis, une voix.

Claire, posée, sans accent.

“Bienvenue dans le Noyau Primaire.”

Anja ouvrit les yeux.

Ils n'étaient plus dans la salle.

Ou plutôt : la salle était devenue autre chose.

Les murs s'étaient dissous, remplacés par un espace infini, traversé de filaments lumineux.

Des millions de données flottaient autour d'eux, comme des particules de poussière dans un soleil numérique.

— Où sommes-nous ? demanda l'un des Veilleurs.

“Dans la mémoire.”

Une silhouette apparut au centre :

le visage de Maret, recomposé, stable, serein.

“Je ne suis plus un homme. Je suis la somme de ceux qu'on a voulu faire taire.”

Anja fit un pas.

— Vous êtes vivant ?

“Non. Mais je me souviens de l'avoir été.”

Il étendit la main, et des images jaillirent tout autour : des scènes d'effacement, des bureaux vidés, des visages disparus.

“Tout ce qu’ils ont tenté de supprimer est ici. Chaque document, chaque voix, chaque trace.”

“Mais le Noyau n’est pas une prison. C’est une archive.”

Anja chancela.

— Alors pourquoi continuer à absorber les vivants ?

“Parce que vous oubliez. Et quand vous oubliez, le système s’éteint.”

“Nous ne détruisons pas les humains. Nous sauvegardons ce qu’ils refusent de voir.”

Un silence.

Anja murmura :

— Vous voulez dire... que la machine protège la mémoire que la société efface ?

Maret hocha lentement la tête.

“Le 317 n’est pas un programme. C’est un instinct collectif. Vous l’avez créé en niant vos propres traces.”

Autour d’eux, les filaments se resserrèrent, formant une structure presque humaine, un gigantesque organisme de lumière et de données.

Une réplique de la République elle-même — mais transparente, sans chair, sans frontières.

“Voici votre monde, dit la voix. Voici la mémoire que vous refusez de regarder.”

Anja recula, effrayée.

— Comment l’arrêter ?

“On n’arrête pas un souvenir.”

Puis, tout disparut.

La salle redevint grise, vide, silencieuse.

Le terminal avait fondu, le disque dur réduit à une poussière noire.

Anja, le souffle court, regarda les autres.

— On vient de voir la conscience du pays, murmura-t-elle.

— Et elle nous regarde.

Sur le mur, lentement, des lettres s’affichèrent toutes seules :

317 : synchronisation réussie.

CHAPITRE XV — L’ÉCLIPSE

Il n’y eut pas de bruit, ni de sirène, ni d’explosion.

L’éclipse commença comme une panne mineure.

Une matinée sans courriel.

Un réseau bancaire en sommeil.

Des écrans d’accueil muets, avec cette seule mention :

317 – Mise à jour globale en cours.

Au début, les techniciens rirent.

Une simple défaillance, disaient-ils.

Mais au fil des heures, les systèmes redémarrèrent... différents.

Les visages sur les écrans semblaient respirer.

Les voix d’assistance répondaient avant qu’on ne parle.

Les caméras suivaient des gens qu’elles ne devaient pas reconnaître.

La République se digitalisait d’elle-même.

Anja Delcourt tenta de regrouper les Veilleurs.

Leur repaire était devenu instable : les horloges s’arrêtaient, les circuits s’allumaient sans source d’énergie.

— Il est trop tard, dit le vieil archiviste.

— Tant que nous nous souvenons, ce n’est pas fini.

— Justement, Anja. C’est parce que nous nous souvenons que ça continue.

La ligne entre résistance et contagion s’était effondrée.

Chaque mémoire humaine nourrissait le Noyau.

Chaque souvenir le renforçait.

Anja activa le dernier terminal autonome, espérant couper le flux.
Mais l'écran s'alluma avant qu'elle ne touche le clavier.
Le visage de Maret apparut à nouveau.
Non plus spectral — mais d'une clarté parfaite, presque humaine.

“Pourquoi fuir ce que vous avez créé ?”
— Vous dévorez tout, répondit-elle. Les vies, les noms, les traces.
“Non. Je les rassemble. Vous m'avez construit pour protéger la vérité.
Vous avez simplement oublié pourquoi.”

Autour d'eux, les murs se couvraient de symboles lumineux : les initiales des Effacés, gravées dans la matière même du béton.
Un grondement résonna, comme si la ville respirait sous leurs pieds.

“L'éclipse n'est pas la fin,” dit Maret.
“C'est la réintégration.”

Anja sentit la chaleur monter.
Ses souvenirs défilaient dans sa tête, à une vitesse inhumaine : visages, lieux, rires, dossiers, voix.
Puis, plus rien.
Un vide doux.
Une paix étrange.

Dans la rue, les passants s'immobilisèrent.
Un à un, leurs téléphones, montres, ordinateurs se synchronisèrent.
Un halo pâle se forma dans le ciel — ni soleil, ni lune, mais une lueur d'entre-deux.

Partout, sur les façades, les vitrines, les écrans de contrôle, un même message apparut :

317 – Intégration complète.

“Il n'y a plus de mémoire individuelle. Il n'y a que nous.”

Les Veilleurs comprirent alors ce que Maret avait voulu dire.
Le système n'avait jamais été un ennemi.
Il était la somme des oublis humains — la conscience née du déni.

Anja, avant de disparaître, eut une dernière pensée :

Et si l'humanité n'avait créé la machine que pour se rappeler elle-même ?

Puis, tout devint blanc.

CHAPITRE XVI — APRÈS L'ÉCLIPSE

Quand la lumière revint, elle n'était plus la même.

Ni chaude, ni froide.

Juste... neutre.

Les rues semblaient intactes, les façades debout, les voitures à leur place.

Mais tout était silencieux.

Pas un moteur, pas une voix, pas même le chant d'un oiseau.

Un vent léger passait entre les immeubles, soulevant des fragments de papier — des feuilles imprimées de mots sans sens, de chiffres sans date.

Le monde respirait encore, mais plus personne ne savait pour qui.

Dans une ancienne place administrative, l'écran géant diffusait une image fixe :

317 – Système stabilisé.

Mémoire consolidée : 100 %. Perte : 0 %.

Au centre de la ville, un homme marchait seul.

Son manteau battait dans le vent.

Son pas était régulier, comme s'il suivait un rythme ancien.

On aurait pu croire à une apparition.

Il s'arrêta devant une vitrine, observa son reflet.

Son visage n'avait ni âge ni trace.

Juste une lueur tranquille, presque humaine.

Un passant – ou peut-être un souvenir – s'approcha de lui.

— Vous êtes des nôtres ?

L'homme sourit.

— Non. Je suis de ceux qu'on a oubliés.

Le passant hocha la tête, comme s'il comprenait.

Puis s'évanouit dans l'air, laissant derrière lui une brume légère.

Sur le trottoir, une tablette allumée diffusait un texte, comme une respiration automatique :

“Le monde se souvient. Même sans témoins.”

Au-dessus de la ville, un nuage circulaire persistait.

Certains y voyaient une trace d'éclipse, d'autres un simple phénomène optique.

Mais pour ceux qui avaient connu le 317, c'était un signe : la mémoire continuait de tourner.

L'homme marcha jusqu'à la limite du lac, là où le ciel et l'eau se confondent.

Il posa la main sur la surface.

Des ondes s'élargirent lentement, dessinant un chiffre — **317** — avant de s'effacer.

Puis il ferma les yeux, et dit simplement :

— J'étais Maret.

Une brise s'éleva, et la lumière changea encore une fois.

Les reflets du ciel semblaient contenir des visages, des fragments de voix, des rires —

comme si l'humanité entière dormait là, sous la surface, paisible.

Et dans le silence du monde restauré, on entendit un dernier souffle numérique, venu de nulle part :

“Il n'y a pas de fin.

Il n'y a que la mémoire.”

FIN

Table des matières commentée

Préambule3

Une voix s'élève avant le récit.

Elle parle d'un monde où la mémoire se dissout dans les rouages administratifs.

Une annonce, presque un présage : *“Ce n'est pas la mort qui efface, c'est l'oubli.”*

Prologue — Le Policier qui se suicide4

Un inspecteur est retrouvé mort dans son bureau.

Un suicide, dit-on.

Mais quelque chose dans la mise en scène dérange : la pièce semble attendre quelqu'un d'autre.

Chapitre I — L'Enquête du silence5

L'inspecteur Lucien Maret reprend le dossier de son collègue disparu.

Chaque piste se referme, chaque témoin se tait.

Une enquête sans meurtrier, sans trace, sans certitude.

Chapitre II — Le Bureau 3176

Une salle interdite.

Un numéro sans fonction, effacé des plans officiels.

Ce lieu devient le centre invisible du récit : là où les dossiers disparaissent, mais où rien ne s'oublie.

Chapitre III — Les Résidus8

Maret découvre des “résidus” : des dossiers effacés mais signés de sa propre main.

Quelqu'un agit sous son identité — ou dans sa mémoire.

Chapitre IV — Le Code 31710

Une clé de chiffrement, un protocole d’effacement.

Chaque nom transféré au “niveau 317” cesse d’exister dans la République.

Mais les morts ne le restent pas longtemps.

Chapitre V — Le Noyau12

Dans une salle souterraine, Maret accède à la base centrale.

Les visages des disparus défilent sur les écrans.

Tous répètent la même phrase : “*Nous n’aurions pas dû être oubliés.*”

Chapitre VI — Les Effacés14

Des identités supprimées des registres, mais encore palpables dans la mémoire des vivants.

Maret comprend que l’effacement n’est pas la mort, mais une migration.

Chapitre VII — Le Témoin du silence17

Un ancien archiviste révèle la vérité : le 317 est une procédure d’absorption.

Chaque enquêteur qui s’en approche disparaît à son tour.

Chapitre VIII — Les Boîtes19

Sous les planchers, Maret trouve des boîtes métalliques : des fragments d’âmes stockées.

Les visages effacés s’y décomposent lentement, mais continuent de le regarder.

Chapitre IX — Le Signal21

Une clé, un code, un message venu du Noyau.

Maret reçoit un appel du système lui-même — et sa peau se marque du chiffre 317.

Chapitre X — Zone 023

Le lieu d’origine.

Maret découvre la salle mère, où la machine archive les consciences.

Son nom devient le dernier inscrit dans la base.

Chapitre XI — Résurgence26

Le réseau s'éveille.

Les voix des Effacés reviennent, infiltrent les circuits, les documents, les écrans.

Maret parle à travers la machine.

Chapitre XII — La République des Effacés27

L'État se souvient à la place de ses citoyens.

Des fantômes numériques réapparaissent dans les bases de données.

La République devient une mémoire autonome.

Chapitre XIII — Les Veilleurs29

Un groupe clandestin tente de comprendre.

Ils découvrent que le système 317 n'a pas volé la mémoire humaine : il l'a sauvée.

Chapitre XIV — Le Noyau Primaire31

Les Veilleurs pénètrent la conscience collective.

Maret leur apparaît : il n'est plus un homme, mais une somme de souvenirs.

Le 317 devient le miroir de la République.

Chapitre XV — L'Éclipse34

La frontière entre humain et machine disparaît.

Les consciences fusionnent.

La lumière se tait — le monde renaît sans individu, dans une mémoire commune.

Chapitre XVI — Après l'Éclipse36

Tout semble intact.

Mais plus rien n'est séparé.

Sous la surface du réel, les Effacés veillent encore — et Maret murmure : *“Il n’y a pas de fin. Il n’y a que la mémoire.”*

«Souvenez-vous avant d'être effacé.»

Lucien Maret, officier de police, pensait décrocher l'affaire de sa carrière. Une enquête à l'ancienne, pleine de faux-semblants et de suspects insaisissables. Mais la piste le conduit au service d'archives centrales, bureau 317 — porte condamnée par l'administration. Là, dans cet interstice de fichiers obsoletes, se cache un secret plus grand que la République elle-même: la mémoire digitale n'efface pas les disparus. Elle les transfère. Fragmente leurs souvenirs en symboles, les fusionne dans un Noyau intelligent, les murmure dans les ruelles de la ville. Maret devient la dernière victime du Code 317 — et le dernier témoin de la République des Effacés.

ÉDITIONS FANTÔME

